

**René Rouy** nous a quittés le 7 mars 2015.

Elève Garde, évadé du train qui nous emmenait en Allemagne, il a été le premier à sauter. Blessé lors de son évasion, dénoncé et repris par la gestapo. Remis dans un convoi en partance de Belfort, il a été déporté à Neuengamme et au kommando de Wilhemshaven. Vous le connaissiez, il cotisait à notre amicale. Grand malade, il faisait parfois des apparitions parmi nous, sa dernière fut au congrès de Clermont Ferrand. Il nous a quittés le 7 mars dernier. Voici un extrait de l'allocution que j'ai prononcée lors de ses obsèques.

*« René était pour moi plus qu'un ami. Voilà 76 ans se plaisait-il à rappeler souvent, que nous nous connaissions, que nous nous apprécions, et que notre amitié sans faille allait au delà de ce qu'on peut penser, car elle a été forgée dans l'adolescence, puis dans l'épreuve de la guerre et des combats et dans l'horreur des camps de concentration.*

*René, hier je suis venu te voir au funérarium. Tu reposais calmement. Tu étais beau, tu étais jeune. J'ai caressé ton visage avec deux doigts et je t'ai parlé. Non, plus exactement nous avons bavardé.*

*Souviens-toi René de nos 13 ans à l'Ecole Militaire. C'était en 1939. Assis sur les mêmes bancs, l'un derrière l'autre, nos rires arrivaient à supplanter les effets de la discipline âpre et dure de l'Ecole. Nous n'étions pas des anges, mais naissait déjà en nous ce patriotisme, cette foi en notre pays, qui devait encore s'accroître l'année suivante lorsque la France fut envahie. Les affreux ados que nous étions se transformaient petit à petit en opposants, ô bien symboliques dans un premier temps, et quatre ans plus tard en jeunes résistants, certes inexpérimentés mais ô combien ardents.*

*Souviens-toi René de ce 7 juin 1944 où presque côte à côte comme à l'Ecole, nous avons reçu le baptême du feu. C'était dans la région de Guéret. On ne riait plus, mais la complicité était toujours là. Le 11 juin, alors que nous nous accrochions dans les bois de Janaillat avec les SS de la division Das Reich, dont la télévision tout récemment a retracé toutes les viles actions, nous fûmes faits prisonniers. Nous tombions les armes à la main et nous n'avions que 18 ans. Qu'allait-il advenir de nous ?*

*La veille, cette même unité venait de se distinguer horriblement, en massacrant la population du village d'Oradour sur Glane. Fort heureusement pour notre moral, nous ne le savions pas à l'époque.*

*Toujours côte à côte, le lendemain, nous étions alignés au champ de tir de Limoges. Les mains sur la tête au milieu d'autres résistants et maquisards. On attendait d'être fusillés. C'est ce qui nous était promis. L'attente fut interminable et, grâce à l'intervention d'un sergent allemand qui avait été notre prisonnier, et que nous avons bien traité, nous eûmes la vie sauve. Que ne l'avons nous évoqué ensemble ce moment d'angoisse, cette peur au ventre que jamais nous n'avons laissé paraître à ceux qui voulaient nous abattre.*

*Évoquerais-je la Gestapo de Poitiers et sa fusillade ? Le bombardement Anglais sous lequel nous étions, toujours côte à côte ? Notre transfert sur Compiègne, ce camp servant de plaque tournante à la Déportation, dans lequel une fois de plus nos grabats se côtoyaient ?*

*Vint alors ce 17 août 1944 et ce départ dans les wagons à bestiaux dans lesquels nous étions entassés à 80 ou 100. Buchenwald était notre destination. Buchenwald, un de ces*

*camps de la mort lente chers au régime nazi. Et là... nous fûmes séparés. Fut ce un bien ? Fut ce un mal ? Nous ne le saurons jamais. Combien de fois en avons nous parlé ?*

*C'est à ce moment là, que du haut de tes 18 ans, tu as réussi un coup de maître mon cher René. Avec un courage extraordinaire, une ténacité et un culot à toute épreuve tu t'es extirpé de ce tombeau ambulante. Oui tu t'es évadé de ce train infernal où régnait une affreuse promiscuité, où les malades côtoyaient les fous et dans lequel la loi de la jungle petit à petit s'instaurait.*

*Malheureusement pour toi, blessé à la jambe, dénoncé à la gestapo, tu fus repris et réexpédié en Allemagne dans un autre convoi aussi dur que celui dont tu t'étais enfui. Ce fut pour toi non pas Buchenwald, mais Neuengamme et son terrible kommando de Wilhemshaven. Tu restas à travailler avec des cadences infernales dans ce nouvel enfer jusqu'en avril 1945 date à laquelle tu as été libéré. Tu étais plus mort que vif et de surcroît, tu étais atteint du typhus. Tu pesais 32 kilos.*

*Rapatrié en France ton père est venu te voir à l'hôpital du Kremlin Bicêtre. Lorsqu'il a soulevé le drap qui recouvrait ton corps squelettique, il a murmuré « Je viens de voir une arête de poisson ».*

*Réformé à 100%, et pour cause, tu as été évincé de la Gendarmerie pour raison de santé et pourtant tu espérais faire carrière dans cette arme. Tu as sacrifié ta jeune vie pour ton pays et en retour te voilà victime d'une injustice énorme. Aucun effort n'a été fait pour te réinsérer. Que faire quand on a 20 ans, qu'on n'a pas de métier, et que toutes les portes de la vie militaire à laquelle on se destine nous sont injustement fermées ? Aujourd'hui on dirait « On fait des petits boulots » C'est ce que tu as fait. Avec courage, sans jamais baisser les bras, secondé d'une façon admirable par ta jeune épouse, tu as cravaché, tu t'es battu contre l'adversité et quelques années plus tard, à force, d'intelligence et de volonté tu as été admis dans le sein de l'Education Nationale dans laquelle tu as su te montrer à ta juste valeur. Tu as fait une brillante carrière René. Tu peux en être fier. Quelle magistrale réponse à cette bureaucratie aveugle et sans âme qui t'avait rayé d'un coup de plume de la vie active quelques années plus tôt, décrétant que tu ne pouvais plus servir.*

*SERVIR, c'était justement ton leitmotiv.*

*Tu as souffert René, dans ton âme et dans ta chair, mais tu as su aussi être heureux. Pour un ancien Déporté, toujours taraudé par des pensées émaillées d'horreurs, c'est parfois difficile. Toi tu as su le faire. Heureux, tu l'as été en donnant de toi aux autres. Ta bonhomie, ta gentillesse, ton bon sens, ta générosité ont éclaboussé ceux qui t'entouraient. Ils t'en remercient. Personnellement, tu m'as donné ton amitié sans faille, ta fraternité aussi, tout au long de ces 76 années.*

*Ce que je ressens aujourd'hui que tu n'es plus là, m'est d'autant plus difficile à vivre.*

*Adieu René... Mon cher René. Je t'embrasse et rendez-vous sur notre nuage car aujourd'hui, j'ai l'impression de te laisser sur le bord du chemin, comme au temps des « marches de la mort » durant lesquelles nous étions contraints d'abandonner nos camarades. Pardonne-moi. »*

*Pierre BUR*